

MADAME L'EAU, JEAN ROUCH
1993, 2h, France

Pendant la deuxième moitié du XX^{ème} siècle, le Niger s'est fortement développé. Des coopératives agricoles ont vu le jour, cultivant des champs à perte de vue, nourrissant des centaines de familles sur les bords de larges fleuves. Mais le développement a dérapé, de nombreux arbres ont été arrachés pour construire des routes, des villes. N'ayant plus rien pour la freiner, la dune s'est étendue. Les champs ont été ensevelis. Le fleuve s'est asséché ou détourné. Depuis, les récoltes ne suffisent plus qu'à nourrir une dizaine de familles.

Les trois amis que Jean Rouch a suivis décident de réagir. Ils quittent leur pays asséché pour en rejoindre un autre dans lequel l'eau, un élément abondant est très largement maîtrisé : les Pays-Bas, un pays si bas qu'il est en-dessous du niveau de la mer. C'est aussi le pays des moulins et du vent. C'est surtout cela qui attire ici les trois compères (et le bourricot) : cette formidable invention qu'est le moulin à vent.

La rencontre est intense, parce que les Pays-Bas et le Niger ont une histoire commune : celle de la traite des Noirs dont Amsterdam était un des ports majeurs. Devant un navire d'exposition datant de l'époque de l'esclavage, un des compères demande si l'emblème des Hollandais est un lion parce que les Hollandais étaient courageux. Un autre lui répond que c'est parce que, comme le lion, les Hollandais mangeaient des Noirs.

Cette histoire commune mais sans égalité de destin, un ingénieur hollandais pourrait la réparer. Il est en effet l'inventeur d'un moulin à vent en kit, adaptable aux conditions météorologiques du Niger. Commence alors cette formidable entreprise nigéro-hollandaise d'implantation d'un moulin dans les champs asséchés du Niger. La réussite de cet échange établira un pont fraternel entre ces deux pays, comme le montre ce final poétique où le sol nigérien se couvre de tulipes noires.

Y.L-N

EFREMOV, IOSSIF PASTERNAK et HÉLÈNE CHATELAIN

LE FANTÔME EFREMOV - 1992, 59 min, France
EFREMOV, LETTRE D'UNE RUSSIE OUBLIÉE - 2004, 52 min, France

En 1992, Iossif Pasternak est allé filmer cette ville d'Efremov où, selon Tchekhov, les réformes de Moscou s'arrêtent. Il est allé filmer cette torpeur de la Russie profonde que rien ne semble pouvoir altérer.

Quelle que soit l'injustice qu'ils subissent, les habitants d'Efremov ne se soulèvent pas. Tout au plus expriment-ils leur mécontentement par la parole-confiance, mais jamais par la prise de parole en public. C'est ce qui les oppose aux politiques qui, eux, jouent avec les mots pour garder dans l'ombre leurs actions trompeuses. Peut-être les gens d'Efremov croient-ils encore suffisamment au communisme pour se dire que les temps vont changer tout seuls. Jacques Rancière, au sujet du *Fantôme Efremov*, écrit : « *Au 10 de la rue Tchekhov, un homme ouvre et débite le cochon qu'il a tué. « Pourquoi retournent-ils les mots ? » demande-t-il en parlant de ceux de Moscou. « Moi, je ne retourne jamais rien ». Il a été en Hongrie, en 1956, dans un char. « Je n'oublierai jamais », dit-il. Mais qu'est-ce qu'il n'oubliera pas ? Le fait d'être allé risquer sa peau dans un pays hostile ou l'oppression qu'il y est allé exercer ? Ou bien tout simplement, l'équivalence des deux, le fait qu'il n'a, pas plus que les Hongrois, eu la maîtrise de son destin ? La vieille chanson dit que c'est toujours en un ailleurs lointain que le destin de ceux d'ici se décide, là où nul ne répond jamais coupable. »*

(« L'Inoubliable », *Arrêt sur histoire*, éditions du Centre Pompidou, Paris, 1997). Douze ans plus tard, en 2004, Iossif Pasternak retourne à Efremov pour y réaliser *La Lettre d'une Russie oubliée*. Le film dresse alors une série de portraits, dont un vieillard décrivant sa misère, deux jeunes strip-teaseuses, ou encore une famille de paysans flouée de sa récolte par des acheteurs mafieux. Ces paysans vont écrire à toutes les instances politiques de Moscou, jusqu'au président Poutine, pour réclamer justice, mais encore une fois, aucun changement n'aura lieu. Chaque fois qu'on revient à eux, ils sont enfermés dans le même cadre. Ou bien s'y sont-ils enfermés d'eux-mêmes ?

Iossif Pasternak filme cette torpeur de la Russie dans son immuabilité, dans sa constance, dans ce mélange entre l'acte de parler, d'écrire, de manifester son mécontentement sans jamais le concrétiser physiquement, exception faite d'une certaine manière par les deux (très) jeunes strip-teaseuses. Mais le corps rendu actif pour ces dernières trouve sa raison dans la volonté de quitter cette ville. Comme si la prise en main de son destin passait par le départ d'Efremov la passive.

Y.L-N

MANÉGI

LE JOURNAL DES ÉCRANS DOCUMENTAIRES

2

5 décembre 2004

SÉLECTION FILMS LONGS

SECTEUR 545, PIERRE CRETON
2004, 1h55, France

Pierre Creton exerce la profession de peseur. Il parcourt les fermes du pays de Caux, le secteur 545, pour effectuer des mesures lors des traites de vaches. La finalité de ces mesures n'est pas claire, mais on les imagine liées aux quotas laitiers, à un contrôle centralisé de la production. On suppose que les techniques de production laitière modernes ont uniformisé le travail, et certainement réduit le nombre de races de vaches utilisées au profit des plus productives ; que maintenant il est plus question de technique et de planification que de savoir-faire. Mais cela restera supputation car les quelques discussions techniques restent hermétiques au spectateur novice. Nous savons juste qu'il est question des bêtes. Et dans tous les plans, il y a des hommes ou des vaches ou les deux ; ou leur présence sonore. Les divers lieux n'existent que parce que ces créatures les habitent.

Aux exploitants qu'il visite et qu'il connaît, Pierre Creton pose cette question fondamentale : « *Quelle est pour vous la différence entre l'homme et l'animal ?* » Question fondamentale tant elle interroge un lien profond - il n'est qu'à se souvenir de la « vache folle ». La formulation de toute réponse précise est bien sûr difficile, tant elle fait appel à des grilles d'analyse variées mais elle n'a ici rien d'une question piège ou passe-partout. Les réponses sont celles de ceux qui vivent dans la promiscuité, heureuse, des animaux : mais s'il n'y a pas de réponse définitive, c'est aussi que l'enjeu se trouve dans la question même. Tenter d'y répondre c'est forcément se dévoiler. La poser, très simplement, ce qui n'est pas de la naïveté, la garder présente, c'est ici une façon de s'interroger sur ce qui nous donne place dans ce monde.

Question aussi constitutive pour Pierre Creton que la rencontre avec cette jeune femme qui, tout au long du film, sculptera son buste. Dans cet autre pendant du film, il met en scène une autre interrogation de la figure humaine, une autre recherche de l'identité. Deux façons de questionner le monde, complémentaires, et qui si on y porte attention, se rejoindront comme le feront les protagonistes, lors du vernissage de l'exposition conçue avec la jeune sculptrice.

B.Mél.

LA TERRE DE L'AUTRE MONDE, VINCENT FROEHLI
2003, 1h45 min, France

Le village de Lăschia en Roumanie a été longtemps préservé de la modernisation par son isolement géographique. Mais alors que les anciens disparaissent, à Lăschia les signes de l'inexorable modernité se font plus présents. Les jeunes femmes veulent partir à l'étranger pour gagner plus d'argent ou échapper à l'étroitesse d'un mode de vie trop traditionnel, tout en étant conscientes qu'il n'y a pas d'Eldorado. Les jeunes veulent des machines agricoles modernes pour accroître la productivité, mais leur coût et les faibles perspectives de développement immédiat compromettent leur rentabilité. L'enterrement en couleurs du vieux meunier ouvre le film, qui bascule ensuite dans le noir et blanc. Ce n'est pas un faire-part de décès mais plutôt le signe qu'il y a maintenant un passé, et que beaucoup de choses y glissent : les chevaux, la belle conquête, ne sont pour les hommes plus que vestiges trop lourds d'une époque qui peine à s'effacer. Les veaux trop âprement négociés sur le marché par les gens des villes ne sont plus les symboles d'abondance qu'ils étaient. Signes d'un monde déséquilibré qui ne sait de quel côté il doit ou va verser. La transition prenant le tour d'un cercle vicieux. Et pourtant l'on chante et danse encore, on siffle et raille les vieux airs communistes, il y a encore de la solidarité entre les villageois. Il y a aussi de la couleur, des plans où la campagne flamboie, mais ce sont ceux où apparaît, seul, l'âme simple du village, l'orphelin resté bloqué dans l'enfance, trop inquiet pour voir un futur.

B.Mél

E S P A C E D I F F U S I O N

LES HOMMES PROPHÉTIQUES, PIERRE MEREJKOWSKY
2004, 1h45, France

« *Quand je ne sais pas où j'en suis avec une femme, je ne lui demande pas si elle m'aime, je ne me demande pas si je l'aime, je fais un film, et après, on voit* ».

Godard, en substance, dans les années 80, quelque part.

« *J'ai encore Israël à régler* ».

Robert Kramer, dans *Berlin 10/90*.

« *Un film c'est un mouvement politique... C'est fait pour réfléchir à comment changer le monde... C'est quelque chose qu'on fait ensemble* ».

Pierre Merejkowsky, dans *Les hommes prophétiques*.

Faire un film, c'est régler un problème. Ou plusieurs. C'est essayer de continuer à vivre, de débloquent ses situations. C'est chercher à comprendre comment on aime. C'est une tentative de communauté.

Pierre Merejkowsky fait des films pour régler des problèmes, politiques et amoureux, parce que ce sont les seuls problèmes et qu'on ne les règle jamais.

« *Mes films, c'est ma vie. J'suis pas artiste à mi-temps* ».

Son amoureuse, dont les parents étaient morts dans les camps, s'est suicidée. Lui est Juif et d'extrême gauche. Il a « *Israël à régler* ». Mais aussi Occident. Occident où « *les soirées mondaines succèdent aux soirées mondaines, les projections aux projections et les femmes aux femmes* ». Alors que faire ? Fuir. Fuir « *le nihilisme de la société occidentale qui favorise la multiplication des bombes humaines* » (HB). Fuir « *le monde du silence* ».

Et « *Merej* », homme prophétique (h.p.), part en croisade contre tous les autres h.p., ceux qui ont la parole, « *toujours les mêmes* » (« *Bernard* »). Il prend la parole et se joue à lui-même la fiction du retour en Israël. Aller montrer des films expérimentaux dans le kibboutz de Mitzpéramone. Retrouver l'Israël des origines que lui contait son grand-père, terre du communisme primitif, société sans classes, sans Arabes et sans Juifs ; le rêve trahi de Christ, des révolutionnaires et des premiers kibboutzniks.

Il cherche dans les rues des interlocuteurs pour dérouler son problème et son film. Il les trouve, les quitte, et s'envole pour Israël qu'il invente à Bagnolet parce qu'il n'a eu que la Scam pour financer le film.

Un ami lui explique que le kibboutz, c'est avant tout le territoire et les pamplemousses, alors que lui y voyait avant tout la communauté. Le kibboutz de Mitzpéramone, image idéalisée, n'existe pas. Il rentre vite, déçu (« *la culture juive c'est pas les pamplemousses* »). Mais comme « *il ne faut pas se décourager* », il décide de créer lui-même ce fameux kibboutz dans une cabine téléphonique, pour se débarrasser de l'idée matérielle et de l'idée de territoire, des pamplemousses et de la bureaucratie. Il échoue évidemment, se retrouve seul, et dans la solitude trouve la vérité : il est lui-même un kibboutz. Alors il va hurler dans le désert sa prophétie.

Voilà l'histoire. *Les hommes prophétiques* est un magnifique pamphlet contre tous les territoires, occupés ou non. Qui nous explique que le territoire n'existe pas ou alors que nous sommes tous des territoires, et que nous sommes tous des communautés, bref que nous sommes tous des kibboutz.

Deleuze : « *Quand on travaille, on est morts dans une solitude absolue...*

Seulement c'est une solitude extrêmement peuplée. Non pas peuplée de rêves, de fantasmes, ni de projets, mais de rencontres ». Et ailleurs : « *Il y a un processus schizo, de décodage et de déterritorialisation, que seule l'activité révolutionnaire empêche de tourner en production de schizophrénie* ». Merejkowsky, solitude peuplée, territoire qui se déterritorialise, brin d'herbe à l'affût des potentiels communautaires et des devenirs minoritaires, Merejkowsky est un authentique révolutionnaire, qui sait que les moyens passent avant les fins, que faire l'amour c'est un kibboutz, et que faire un film, c'est aussi un kibboutz.

« *Alors le premier homme se lève, il joue de la trompette* ».

C.P

GRÈVES À FRANCE 3, THIERRY NOUEL
2003, 3h15, France

Première époque. La mire amère.

En 1997, une grève éclate aux rédactions nationales et régionales de France 3 après un préavis d'un mois sans négociation. Elle a pour cause le temps de travail, l'emploi et la précarité, la stratégie de l'entreprise, la disparité des salaires et des conditions de travail entre les deux chaînes de « service public ». Thierry Nouel suit le déroulement du conflit à travers les débats des assemblées générales et le témoignage de différents grévistes, syndiqués ou non. Adoptant ainsi le point de vue de la base et suivant les événements au fur et à mesure qu'ils arrivent.

Seconde époque. On a raison de s'inquiéter.

Cinq ans plus tard, à l'occasion d'une nouvelle grève à France 3, Thierry Nouel revient sur les acteurs et le paysage du conflit social de 1997 et filme les vingt nouveaux jours de grève.

La qualité principale du film est d'être un document qui témoigne du déroulement d'une grève dans le service public aujourd'hui. Document pouvant être précieux à l'histoire des mouvements sociaux, et surtout aux luttes à venir, pour qui veut en tirer un enseignement.

Qu'y voit-on ?

1/ Les nouvelles méthodes de l'État et donc du patronat face aux conflits sociaux. Ne pas prendre en compte les préavis de grèves, laisser la grève se déclencher et durer, utiliser les syndicats comme moyen pour faire accepter le minimum de revendications possibles et minimiser ainsi la portée de la grève. Autrement dit, faire passer à long terme toutes les réformes structurelles qu'il juge bon, jusqu'à la privatisation – le film ne le montre pas mais le laisse prévoir.

2/ Le rôle néfaste des syndicats.

La première partie du film montre un savoureux exemple de trahison syndicale, ceux-ci apparaissant au mieux comme des modérateurs du conflit. Dès les premiers jours de grève, des représentants de l'intersyndicale ont le culot d'annoncer : « *Nous sommes allés jusqu'au bout de ce que nous pouvions faire* ».

3/ La naïveté des grévistes, pourtant journalistes pour une bonne part.

4/ Les luttes de classes internes à l'entreprise entre les différents personnels, leurs poids différents pour faire voter tel ou tel amendement.

5/ La connivence des organes d'information extérieurs avec l'État.

Le conflit n'est pour ainsi dire pas couvert par les autres rédactions télévisuelles ou de la presse écrite : *Le Monde* ira jusqu'à annoncer que les revendications des grévistes ont été satisfaites alors que le vote des assemblées générales n'a pas eu lieu !

Les faiblesses du film de Thierry Nouel tiennent à son absence de forme et de tout ce qu'un travail dialectique aurait pu montrer : ce pour quoi se battent les salariés de France 3, ce qui y est produit comme information (que les salariés défendent comme radicalement différente de celle des autres chaînes), ou encore la comparaison entre le travail quotidien des équipes de France 3 et de France 2.

Il y a peu, dans un entretien radiophonique, Jean-Luc Godard faisait le constat, pour le cinéma, « *qu'il n'existe plus de production, [qu'] il n'y a plus que de la diffusion* ». C'est au même constat que se livrent certains journalistes de France 3, voyant cinq ans après la première grève, comment sont peu à peu réduits leurs moyens de production : réduction des équipes de rédaction et de reportage, augmentation du matériel automatisé pour la diffusion, émissions de plus en plus fréquemment « produites » par des entreprises privées externes. Amer constat des mutations du capitalisme dans le secteur de l'information publique.

C.C

Equipe : Mehdi Benallal, Jean Chat, Christophe Clavert, Jeanne Delafosse, Thomas Donadieu, Aminatou Echard, Yann Le Nagard, Boris Mélinand, Briec Mével, Camille Plagnet, Isabelle Zyserman

maneci@no-log.org